



La Terre est plate, bien sûr. Et si les pyramides sont, elles, pointues, elles sont l'œuvre d'extraterrestres. Souvent farfelues, parfois dangereuses quand elles touchent à la santé ou à l'environnement, les infox gagnent du terrain sur les réseaux sociaux. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène.

PAR SÉGOLÈNE BARBÉ – ILLUSTRATIONS : ÉRIC GIRIAT

Un jeune sur six pense que la Terre est plate, selon un récent sondage¹. Ils sont aussi 19 % à croire que « les pyramides égyptiennes ont été bâties par des extraterrestres » et 20 % que « les Américains ne sont jamais allés sur la lune »... De plus en plus sceptiques à l'égard de la science, seuls 33 % des 18-24 ans estiment aujourd'hui « qu'elle apporte à l'homme plus de bien que de mal » (ils étaient 55 % en 1972). Comment expliquer un tel engouement pour ces contre-vérités scientifiques ? Pourquoi les *fake news* (en français, « infox » ou « désinformation ») prennent-elles autant de place dans les croyances contemporaines ?

Un besoin de reconnaissance

En ces temps de pandémie et d'anxiété, nous avons besoin de repères, peut-être de boucs émissaires, d'où le succès de ces théories qui, même si elles semblent parfois fantaisistes, apportent aussi une sorte de cohérence à ce que nous vivons. « Face au hasard ou aux coïncidences, nous nous sentons impuissants, analyse Fabrice Clément. Nous aimons les histoires, parce qu'elles donnent un sens à ce qui nous arrive en créant un lien entre des événements qui n'en avaient apparemment aucun. » Or les récits complotistes ou conspiration-

nistes alimentent l'idée que les événements ne doivent rien au hasard, mais sont le fruit d'agents intentionnels qui mènent le monde dans une direction précise, conforme à leurs intérêts, idéologiques, financiers... Plutôt que de subir l'incertitude, certains préfèrent ainsi croire que le VIH a été créé en laboratoire, que JFK a été assassiné par la CIA, ou encore que l'Institut Pasteur a élaboré et breveté le coronavirus pour mieux vendre son vaccin – selon une vidéo visionnée, en 2020, plus d'un million de fois sur Facebook et dont l'auteur a, depuis, été condamné pour diffamation.

Les *fake news* nous offrent une grille de lecture assez simple du monde : les méchants (les gouvernants, les autorités scientifiques, les médias dominants ou les grandes compagnies privées...) contre les gentils, ou en tout cas les « masses endormies » qui subissent la domination. Entre les deux se situeraient les adeptes des « contre-récits », qui se définissent comme des « chercheurs de vérité », des « résistants », des sortes de héros des temps modernes, dont la mission serait d'éveiller les consciences.

« L'adhérent à la pensée conspirationniste doit, à la manière d'un explorateur, "faire ses recherches", suivre ses propres pistes et découvrir les preuves cachées du complot. Ce faisant, il a le sentiment de reprendre le contrôle de sa vie, de devenir l'acteur de sa trajectoire individuelle et de notre histoire collective. ●●●



Cette fonction n'est pas négligeable dans un contexte social de crise, d'anxiété et de méfiance », détaillent Marie-Ève Carignan et David Morin, professeurs à l'université de Sherbrooke, au Canada (voir aussi encadré page ci-contre). Propager des *fake news* permet alors de booster son estime de soi, parfois de prendre une sorte de revanche sur les puissants en acquérant un nouveau statut. « Les psychologues sociaux l'ont vérifié : ces gens si méfiants envers les institutions ont souvent été exclus du parcours scolaire standard à un moment ou à un autre, décrypte Fabrice Clément. Ils ont un fort besoin de reconnaissance et un côté revancharde envers l'institution, qui ne les a pas compris. »

En enquêtant ensemble sur le web, en se mobilisant contre un ennemi commun, on brise aussi sa solitude, on retrouve un sentiment d'appartenance à une communauté à un moment de son existence où on en a peut-être davantage besoin. « J'étais un peu en colère et mal dans ma vie lorsque j'ai commencé à parler avec des gens sur Internet à propos des traînées blanches laissées par les avions dans le ciel, qui seraient composées, d'après eux, de produits chimiques délibérément répandus sur la population... Ils nous disaient qu'on était spéciaux, qu'on voyait des choses que les autres ne voyaient pas. J'avais l'impression d'avoir trouvé une famille », se souvient Sylvaine, qui dénonce aujourd'hui les théories complotistes qui l'ont séduite il y a quelques années.

La responsabilité des autorités

Bien des affaires récentes ont aussi ébranlé la confiance envers les puissants : mensonges des grandes compagnies pétrolières, qui auraient eu connaissance, dès les années 1980, de l'impact de leurs produits sur le réchauffement climatique ; scandales sanitaires comme le Mediator ou les données scientifiques manipulées par les cigarettiers. « Sans généraliser, je comprends

PLUS UNE INFO EST POPULAIRE, PLUS NOUS AVONS TENDANCE À Y CROIRE

que certains aient pu être troublés par ces mensonges, estime Louis, 43 ans. Pour ma part, j'ai été assez déstabilisé

par le revirement du gouvernement sur le port du masque pendant le Covid : s'il nous a assuré, au début de la pandémie, que les masques n'étaient pas nécessaires, c'était surtout parce que la France manquait de stocks. »

Sans adhérer réellement aux thèses conspirationnistes, il suffit d'un clic ou d'un mouvement d'humeur pour propager une info douteuse sur les réseaux sociaux. D'après une étude menée en 2018 par des chercheurs en informatique du MIT (Massachusetts Institute of Technology), les *fake news* ont 70 % de probabilités supplémentaires d'être retweetées que les vraies informations et « voyagent » six fois plus rapidement, les internautes aspirant à trouver de l'originalité dans ce qu'ils lisent et diffusent.

Le cerveau moins apte à penser

Submergés de contenus en tout genre, nous n'avons pas toujours le temps de faire le tri entre les informations fausses et les faits avérés, de vérifier les sources. Il devient ainsi tentant de s'en remettre à des sortes de « personnes relais » qui nous inspirent confiance, parce qu'elles ont fait elles-mêmes leur propre enquête et n'ont apparemment rien à gagner à la diffusion de ces informations. « Dans le cas des infos, il suffit de se présenter comme un dénonciateur des sources d'information officielles pour obtenir du crédit », note Fabrice Clément.

Les réseaux jouent aussi sur nos biais cognitifs : plus une info est populaire, plus nous avons tendance à y croire. « Lorsqu'une vidéo a été likée des millions de fois, je lui accorde davantage de crédit, comme si ce chiffre énorme apportait une sorte de caution à l'information qui y est donnée », reconnaît Sylvie, 54 ans.

Nos « biais de confirmation » nous incitent aussi à retenir davantage les informations confirmant ce que nous pensons déjà, plutôt

* Giriat



que celles l'infirmant. « Quand une information conforte nos croyances, nous ne cherchons guère à savoir si elle est vraie ou non, assure le psychologue Albert Moukheiber, auteur de *Votre cerveau vous joue des tours* (J'ai lu, 2020). Si, par exemple, je ne crois pas au réchauffement climatique, je vais être enclin à plutôt retweeter le président Donald Trump, qui confond climat et météo, en critiquant une opposante [Amy Klobuchar, en février 2019, ndlr] qui parle de réchauffement climatique en pleine tempête de neige. »

En suivant des gens qui pensent comme nous, en regardant des vidéos qui nous sont suggérées par les algorithmes des réseaux sociaux, sur la base de nos goûts et de nos croyances, nous nous enfermons dans un « entre-soi », qui réduit notre flexibilité mentale et notre capacité à changer d'avis. D'où la nécessité, selon le psychologue, de développer un raisonnement critique et de « cultiver un doute constructif, tourné vers soi, non un doute accusateur, tourné vers les autres ». La duperie ne vient pas uniquement des puissants de ce monde, mais aussi parfois du fonctionnement de notre propre cerveau. ●

1. Sondage « Génération TikTok, génération "toctoc" ? », 12 janvier 2023, sondage Ifop pour la Fondation Reboot et la Fondation Jean-Jaurès.

L'UN DE MES PROCHES EST COMLOTISTE

Votre frère pollue le WhatsApp familial avec ses théories fantaisistes sur les effets pervers du vaccin ? Votre sœur a toujours refusé le port du masque ? « La pensée conspirationniste a brisé des familles », affirment Marie-Ève Carignan et David Morin, cotitulaires de la Chaire Unesco en prévention de la radicalisation et de l'extrémisme, qui livrent de précieux conseils pour maintenir le lien avec un proche complotiste. Mieux vaut privilégier la discussion plutôt que l'opposition frontale, faire preuve d'empathie et de respect en cherchant à le comprendre plutôt qu'à le convaincre, valider ses ressentis (anxiété, colère, peur...), même si on n'adhère pas à ses opinions.

« Tous les experts s'entendent pour dire qu'il est préférable d'éviter le sarcasme : même si cela peut faire du bien sur le coup, cela risque fort de le braquer davantage », assurent les auteurs de *Mon frère est complotiste* (Éditions de l'Homme, 2023). Essayez aussi de poser des limites (« Je n'ai pas envie d'en parler maintenant, nous en discuterons plus tard »), choisissez des moments où vous êtes plus serein émotionnellement pour engager la conversation et, surtout, faites votre possible pour éviter de couper les ponts. Laisser la personne s'isoler avec des gens qui pensent comme elle est le meilleur moyen de la voir se radicaliser encore davantage.

